

Ce qu'il reste au rêveur

Dominic Champagne

Numéro 61, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27686ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Champagne, D. (1991). Ce qu'il reste au rêveur. *Jeu*, (61), 19–21.

ce qu'il reste au rêveur

Est-ce qu'il va sans dire que c'est dans l'amitié qu'on vit les aventures les plus importantes?

Dans presque toutes mes pièces, depuis les premières que j'écrivais à Québec à l'âge de dix ou onze ans, pastichant humblement Sol et Gobelet pour des séances à l'école, jusqu'à la toute dernière, œuvre en chantier, où bien prétentieusement je me colle au destin du héros d'Homère, et qui met en scène Ulysse à l'âge de deux mille ans et Calypso, son amour de jeunesse, il y a ce couple d'amis, unis par l'errance et le rêve, ce couple, comme les Vladimir et Estragon du *Godot* de Beckett, de voyageurs à la recherche du sens, mais floués, dépités, ballottés entre la rage et la désespérance, la tendresse et la dérision, ces marginaux exilés du monde et pourtant amoureux, toujours amoureux, d'une vie qui les appelle à poursuivre sans qu'il n'y ait de cesse. J'imagine que c'est pour moi la quête de cet ailleurs, de cet ailleurs fraternel, qui arrive le mieux à me donner l'impression d'exister.



Dominic Champagne a remporté le prix du meilleur texte créé à la scène, durant la saison 1989-1990, avec *La Répétition*.
Photo : P. Guzzo (Banque Nationale).

S'il y a quelque Ithaque à atteindre dans mes velléités de petit scribouilleux livré à lui-même, dans ma petite quête un peu absurde où il n'y a toujours eu, depuis des années, dans l'engance de culture où la vie m'a fourré, que la grande folie d'une petite poignée d'amis pour «chiener» avec moi à monter mes textes, contre vents et marées, s'il y a une aventure intime à poursuivre sans relâche, cela tient, je crois, à ce moment de déchirure profonde où l'enfant de dix ans que j'étais fut chassé du paradis terrestre qui s'appelait Sorel, ville simple et ouvrière, pour devenir citoyen d'un petit enfer bourgeois qui s'appelait Québec. Ce couple d'amis errants qui est au centre de mes pièces, je pense à Victor et Étienne dans *la Répétition*, et à leurs ancêtres Marc et Sundae d'*Import-Export*, Ben et Clin des *Nègres verts* (première version de *la Cité interdite*— où en cours d'écriture mon couple devait devenir un seul personnage, François), ça n'est rien peut-être au fond que le désir de réconcilier le gars de Sorel avec le gars de Québec.

Cette tentative, toujours renouvelée, de réconciliation entre les rêves de mon enfance et l'errance de ma vie d'homme, entre le plancher des vaches sorellois et les premières voltiges québécoises dans les hauteurs de la vie culturelle, entre le coup de pied au cul et le mot d'esprit, entre le joueur de hockey bottine et l'admirateur de Beckett, entre La Poune et Antigone, comme disait Tremblay, cette tentative de réconciliation entre le faiseur et le rêveur, c'est, si j'ose dire, l'essence même de ma démarche théâtrale, de ma quête de quêteux.

Mais si tout cela, dans mes écritures se cherchant, n'est toujours plus ou moins qu'un cri, manière de révolte naïve où il n'y a jamais beaucoup de place pour l'espoir (mais toujours assez, vers la fin,

pour recommencer), c'est que profondément je sens que la réconciliation ne sera jamais tout à fait possible; qu'avec mes deux errants, je le vois bien dans les pièces qu'une après l'autre je jardine, me laissant toujours plus ou moins inconsciemment porter par la spirale avalante des mots, qu'avec mes deux beaux quêteurs devant l'éternel, le rêve sans cesse se vide, agonise et meurt, bien malgré moi, et qu'ils demeurent, chaque fois, seuls avec eux-mêmes, seuls devant la suite du monde, la route qui mène à l'île perdue bien embrumée, et les signes tracés sur le sable effacés par le vent de la tourmente.

Car, pour répondre à votre question, c'est plutôt du côté de l'absence de l'amitié, du côté de la déchirure même, c'est dans la rupture d'avec le monde, dans ces moments où l'on se sent chassé de tous les paradis terrestres que la vie veut bien nous inventer, que les odyssees les plus profondes se vivent. Mes personnages sont des rêveurs en fuite, traqués par ce désir de changer le monde et leur vie, à la quête d'un amour, d'une âme ou d'un pays qui n'arrivent jamais à prendre corps. Des amis qui se retrouvent, au bout de leur errance, seuls, au milieu des solitudes. Ce qui me fascinait, par exemple, dans l'épopée felquiste, ce que j'ai longuement et patiemment creusé dans les quelque dix versions de *la Cité interdite*, c'est ce droit qu'un homme s'était donné, un beau soir d'automne, de tuer au nom de son rêve, ce droit de rêver plus haut que la vie même, ce désir, ce besoin de vivre de son rêve, jusqu'au bout, pour que la fraternité voie le jour. Peu m'importait la réalité historique, ce qui m'importait, c'était de voir ce qu'il reste au rêveur une fois le rêve évacué. Qu'advient-il du bonheur de l'homme qui a tué au nom du bonheur? Que reste-t-il aujourd'hui du rêve de l'enfant de changer le monde pour devenir un homme libre? Comme disait l'écrivain américain Henry David Thoreau, «il semble que nous ne faisons que languir dans l'âge mûr pour dire les rêves de notre enfance, et ils s'évanouissent de notre mémoire avant que nous ayons pu apprendre leur langage». Il y a là une belle explication à ma quête de scribouilleux, je crois.

Je me demande, peut-être trop souvent, pourquoi j'écris. Comme métier, il y en a de plus faciles, de moins douloureux, et encore, souvent je suis à penser que ça n'est sûrement pas ce que je fais de mieux. Je ne suis pas un auteur très imaginaire. J'ai ce qu'on appelle le souffle court et l'errance facile. D'une intuition, d'un désir, je me fabrique un rêve énorme en forme de défi insurmontable, puis je m'y lance tête première, je fonce, je pioche, et un beau soir, je ne sais plus où j'en suis, je ne me rappelle souvent même plus d'où je suis parti, ni la source de mon intuition, ni le rêve que je m'étais forgé. Non, je ne suis pas de cette catégorie heureuse d'auteurs qui ont la plume vive et qui écrivent droit au but. J'écris tout de même. Pourquoi donc?

Camus disait que c'est un honneur que d'écrire. Beckett, qu'il n'était bon qu'à ça. Victor-Lévy Beaulieu, que c'est par rage qu'on devient écrivain. Moi, je dirais, par désœuvrement. Peut-être naïvement est-ce que je m'imagine que c'est

«À l'âge de dix ou onze ans, [je pastichais] humblement Sol et Gobelet pour les séances à l'école.»
Photo : André Le Coz.



ma manière à moi d'être fidèle au grand rêve de mes dix-neuf ans de réinventer le monde, et de ne pas rabaisser ce rêve-là. Fidèle, c'est un bien grand mot, je sais. Je l'écris quand même. L'écriture est mon défi le plus exigeant.

Quand les amitiés sont infidèles et les amours difficiles, et les rages contenant difficilement leurs impatiences (et Dieu sait si ça s'enrage souvent par les temps qui courent), ça m'est comme un dernier refuge que d'écrire. Alors j'écris. Souvent dans le doute, avec force ratures, en coupant presque autant que je ponds! Je ne suis ni un penseur, ni un philosophe, et il m'arrive même parfois, qu'entouré de beaux esprits, je me mette à péter plus haut que le trou d'inculture dans lequel je prélassé mon ordinaire paresse intellectuelle. Et pourtant je prétends, depuis que j'ai dix ou onze ans, à ce que mon verbe se fasse chair, que mes mots deviennent personnages.

Au fond, c'est peut-être de cela qu'il s'agit (mais me faut-il une raison à tout prix?): tout simplement que le théâtre soit. Que la rencontre ait un lieu. Comme si je me faisais un devoir que nous renaissions les uns aux autres par le miracle du spectacle. Comme si je me faisais un devoir de me contraindre, et avec moi toute la compagnie théâtrale, à réinventer ce monde. Comme si le théâtre était, pour moi, le dernier lieu où, loin des exigences rentables de l'excellence et de l'efficacité, loin des calculs, des dogmes et des lignes de partis, il nous était encore possible d'être libres. Comme si je voulais me contraindre, profondément, à cette liberté.

Alors j'écris. Pour connaître le prix de ma liberté peut-être. Me mesurant à l'innommable et imposante immensité d'un monde à inventer, je mets l'orteil à l'eau, puis je plonge. Dans l'attablement de mes écritures, je m'empêtre et je m'enchanté, pour qu'au-delà de l'indigence où mon grand rêve m'a foutu, pour qu'en toute intégrité, en toute bonne foi, en toute liberté, le foutu théâtre soit. Oui, au fond, c'est bien de cela qu'il s'agit. Le désir du spectacle. Ce désir de me lier, encore une fois, aux artisans de l'œuvre, ce désir de relever fraternellement l'immense défi de la création. Peut-être au fond est-ce ce que je sais faire de mieux : inviter mes amis à refaire le monde!

Et croire que, grâce à leur talent et à leur générosité, en me faisant l'auteur de ma petite œuvre, je n'aie pas été trop ambitieux. Et que mon rêve d'un spectacle libre et beau devienne possible, envers et contre tout, grâce à eux. Et que l'amitié soit reine. Est-ce suffisant? Non, sans doute. Mais c'est un rêve qui se tient debout depuis Thespis et qui demeure! Parce qu'il faut bien se trouver un jeu à jouer pour se donner l'impression d'exister!

dominic champagne